

20CENTSFASHION

Par Matthieu Peck

Au début, ce n'était rien qu'une note comme on en donne en sortant d'une salle de cinéma, une de ces notes sur dix, vous savez, dont tout le monde se moque, mais que l'on ne peut s'empêcher d'exprimer. On octroie un zéro à ce film dont on a déjà oublié le nom, quoique l'on aurait souvent préféré ronfler pour de bon – le confort des sièges de cinéma dépasserait bientôt l'argument qualitatif des longs-métrages. Au début ce n'était rien que ça, une note sur dix, puis très vite les choses devaient se compliquer : les sacs plastiques nous fascinaient au point d'en ériger une hiérarchie totale, nous en étions tout simplement fous, et les affects ne se déclarent jamais aux douanes du sang avant de se manifester,

Maintenant et à chaque fois que l'on s'en saisissait d'un nouveau, nous examinions chacun des sacs plastiques que nous avons la chance de trouver. Il s'agissait évidemment de juger l'esthétique, l'enveloppe charnelle – à peu près tout ce qui compte dans ce monde –, mais aussi la robustesse, le volume et la souplesse. On y regardait à travers sous différentes lumières, on l'essayait sous la pluie, au fond des boîtes de nuit et plié au fond d'une poche. Cela peut paraître complètement cinglé, voire même humain, et pourtant ces détails importaient. Ce n'était pas une religion ni le sourire d'une cariatide, ce n'était pas cette main dans laquelle déposer votre folie, cette main aimée qui est la vie, c'était un sac plastique et c'était immense.

Autant le dire de suite : nous avons nos préférés, cela va de soi, parmi lesquels ceux des boucheries halal. Si par chance ils étaient roses, et que ce rose était imprimé d'une vache ou d'un bœuf dont il indiquait les différentes parties anatomiques, alors c'était un jour grandiose. Nous aimions les minuscules sacs noirs ou verts des épicerie indiennes. Nous cherchions partout ces commerces algériens et leurs modèles aux lignes douteuses – la grâce de l'imperfection. Certains arrondissements parisiens, en termes de volupté plastique, n'avaient pour nous aucun secret. Nous adulions la transparence complexe des sacs de fromagers, l'ondoiement mystérieux, léger et mal nourri, de ceux des drogueries pakistanaïses. Certains étaient trop frêles, d'autres trop lourds, tandis que la majorité, exactement comme dans la société des hommes, ne s'étaient pour ainsi dire jamais trouvés de passion – ils se suffisaient à leur utilité première, ce qui, admettons-le enfin, est affligeant.

Parmi les plus prétentieux et sans intérêt étaient ceux des pharmacies et des pâtisseries. Leur plastique épais leur conférait cet air aristocrate et pédant, tandis que la seule chose digne encore envisageable aurait été de se resserrer autour du cou d'un vieux en fin de parcours. Nous marchions donc dans la ville, entre les étalages, les jours du Seigneur et les parties fines, pareil à des grévistes à la recherche d'un carton, ou d'un révolutionnaire collectionneur de guillotines. Comment dire ? Les sacs plastiques étaient à nos yeux un monde à part entière, et nous faisons des détours afin de visiter telle enseigne, y achetions n'importe quoi, une saucisse alsacienne ou une paire de chaussettes, peu importe, si tant est que nous obtenions ce sac précisément – quelle beauté.

Ce genre d'obsessions n'est jamais à prendre à la légère, croyez-moi, et nos collections s'agrandissaient de semaine en semaine. Certains décidèrent même de monétiser les leurs, de créer du contenu digital dédié aux sacs plastiques, et le compte *20CENTSFASHION* devint une expression pour synthétiser ces nouvelles passions. Le soir et avant de sortir, on choisissait son sac plastique au même titre que l'on essaie un nouveau trois-pièces devant le miroir. Teinte. Profil. Grammage. Tout devait corrélérer avec le tissu de nos costumes, ainsi qu'avec la mélanine albinos de nos peaux parisiennes. Les misérables anniversaires servaient enfin à quelque chose : ils étaient l'occasion de s'offrir de nouveaux sacs plastiques, de les encadrer parfois, et l'on s'embrassait, se remerciait, se congratulait sur chaque acquisition – ce sac noir et violet d'un cordonnier stambouliote, avec ses proportions singulières, élancées et langoureuses, avait envoyé quelques jaloux à l'asile.

Malgré ces faits et au même moment, c'est la raison de ces mots, les lobbyistes de l'environnement militaient pour son interdiction pure et dure. Ils n'avaient pas encore compris que se jouait en vérité plus qu'un simple conflit plastique, et que nous avions à disputer un choc civilisationnel de premier ordre.

Si vous y réfléchissez à votre tour, vous admettrez après ces quelques lignes que le sac plastique est un *incompris*. Absolument: un *incompris*. Soudain ce n'est pas seulement des insultes que l'on proférait à son encontre; soudain ce n'était plus quelques regards de biais, dans les ruelles sombres, tandis qu'il devait raser les murs et baisser les yeux. Soudain voilà qu'on lui crachait véritablement au visage, que certaines agressions furent même recensées, qu'on cassa la gueule aux sacs les plus fébriles - certains furent déchirés lentement, soumis à des tortures ancestrales parfaitement sadiques. Après vingt ans de bons et loyaux services et des dizaines de milliards de vies plastiques sacrifiées aux caisses des supermarchés; après avoir été entassés n'importe comment dans le vulgaire des caddies, des coffres de voitures et parmi l'enfer des familles nombreuses; après vingt ans à nous accompagner aux quatre coins des hémisphères et leurs températures, voici qu'il n'était plus qu'un paria? Du jour au lendemain, le sac plastique n'eut d'autre choix que d'entrer en dissidence. Que lui reprochait-on? De s'infiltrer partout dans le cœur des océans, d'accord, d'être sournois, non-recyclable, et, à ce rythme, il serait bientôt responsable aussi de la pénurie globalisée des sentiments.

Grâce à lui, pourtant, une considération écologique mondiale commençait déjà à intéresser d'autres cercles que celui des Allemands et des chômeurs. Récemment, la mort de plusieurs cachalots sur les plages du vieux continent devait devenir le point d'orgue d'une prise de conscience. Si les bêtes pouvaient ingérer quarante kilos de déchets plastiques, imaginez un peu les festins dont les abysses devaient jouir. Le scénario avait tout du cinéma gore, version obèse et sous-marine, et le plastique tenait le rôle de lanceur d'alerte quant à nos modes poisseux de consommations. Il était un gyrophare éblouissant - un gyrophare pour les aveugles et l'Occident. Les hommes étaient démodés, et les sacs plastiques n'y pouvaient rien.

Retrouvés secs et baveux, farcis de filets de pêches, de sacs Carrefours et autres bouteilles contaminées, ces cachalots étaient ce que l'on nomme *une honte* - des pancartes devaient bientôt être confectionnées par des associations humanitaires. Et quoi? C'était le plastique que l'on accusait? On ne lui reconnaissait plus sa souplesse malicieuse, celle capable de trouver sa voie jusqu'aux intestins des nuits. Non. On ne lui reconnaissait pas même son courage à s'immiscer là où l'homme ne s'aventure plus, au fond de la vérité des courants qui nous engloutiront. Bientôt, peut-être, le destin de ces cétacés s'apprêterait à changer la face du monde. À qui le devait-on, selon vous? Il ne fallait plus compter sur la mort tragique des hommes en tentative d'exil, voire de nouveau-nés en apnée dans la méditerranée, l'humanité entière s'y étant, à la longue, trop habituée pour s'en émouvoir. Les cétacés, donc, ou à la rigueur les tortues à nez de cochon.

Le sac plastique, lui, pénétrait le territoire de la dissidence longue - de cet avenir qu'il faut combattre pour exister. Il avait tenté de nous convaincre et avait échoué. Puisque nous lui tournions le dos, il ne lui restait plus qu'à occuper l'arrière de nos tiroirs, c'est bien triste, ainsi qu'à nous regarder chuter, à notre tour, tout au fond des océans.